

La chute du palace de Saigon

Par Doan Bui Publié le 28-04-2015

40 ans après la prise d'Hô Chi Minh-Ville par les nord-vietnamiens, habitants et touristes snobent le Continental, cet hôtel colonial au charme suranné, ex-repaire des reporters de guerre.



Pendant la guerre du Vietnam, un combattant Viêt-minh devant l'hôtel Continental de Saigon.
Françoise Demulder/Roger-Viollet

“A éviter absolument !” Le site Trip Advisor est cruel. Il ne respecte rien. Même pas les mythes. Relégué à une médiocre place de numéro 103 sur 302 hôtels proposés à Hô Chi Minh-Ville, l'hôtel Continental, le plus légendaire d'Asie, peine à faire rêver les touristes. “Moquettes douteuses.” “Rafraîchissement à prévoir.” “Tout est trop vieux et peu fonctionnel.” On se pince.

S'agit-il bien là du Continental, le seul et l'unique ? Celui qui inspira Graham Greene dans le roman “Un Américain bien tranquille” ? Celui dont les vétérans de la guerre du Vietnam – LA guerre, pour les reporters – n'évoquent le nom qu'avec un soupir attendri, comme feu notre confrère François Caviglioli, qui parlait de la terrasse du Continental comme d'une annexe du paradis sur Terre, avec ses frangipaniers dans la cour et ses tables en fer forgé ?

Hélas ! Trip Advisor ne connaît pas la nostalgie, ce doux sentiment qui nimbe d'une lueur dorée les lieux et les choses. Et Hô Chi Minh City n'est pas une ville nostalgique. Alors qu'à Hanoi, l'hôtel Métropole joue à fond la carte du souvenir, avec visite du bunker souterrain où vinrent se réfugier les passionnaires anti-guerre du Vietnam comme Joan Baez ou Jane Fonda, le Continental, lui, n'évoque même pas sur son site web ses illustres hôtes du passé.

Monument historique

Rien sur Graham Greene et la chambre 214, où l'écrivain se posta des mois durant pour rédiger “Un Américain bien tranquille”, dont l'histoire se déroule juste avant la défaite de

Diên Biên Phu. Géré par l'office gouvernemental du tourisme, l'hôtel se contente, avec un zèle tout patriotique, de préciser que “le comité populaire d'Hô Chi Minh-Ville” l'a classé comme monument historique. Et qu'à la suite de ses bons services, le Continental a reçu la “médaille du travail de troisième classe” délivrée par l'État.



La cour intérieure de l'hôtel Continental, en 2010. (Yann Doelan/hemis.fr)

Bien sûr, il y a toujours quelques irréductibles pour vanter “le charme suranné” du Continental, mais dans la Saïgon trépidante, truffée de buildings en verre, le suranné ne vend plus. “Nous, les Vietnamiens, on aime bien les choses neuves”, m'assure une tante. Nous partons faire un tour de la ville en Honda Dream, elle me montre fièrement le nouveau McDonald's ou l'orgueilleuse Tour Bitexco, avec ses cinémas multiplexes, ses fastfoods, ses escalators, l'endroit où se donne rendez-vous la jeunesse saïgonnaise. Question hôtels, elle ne jure que par le Sofitel, le Nikko, l'Intercontinental, leurs hautes tours et leurs ascenseurs modernes avec plein d'étages, leurs halls pleins de lumières. L'entrée sombre du Continental avec son ambiance d'époque refroidit ma tante. “Ça a l'air vieux.”

C'est la différence entre Hanoi la mélancolique, la poétique, et Saïgon, la pragmatique. Ici, dans la capitale du sud, les bulldozers sont sans états d'âme. Ça démolit, ça reconstruit, ça fait des tours. En cet hiver 2014-2015, le centre-ville n'est qu'un grand chantier, avec le boulevard Nguyen Hue – les “Champs Élysées” de Saïgon – complètement barré et le bruit des perceuses qui vous vrille les tympanes. Il faut donc mille détours pour arriver sur la rue Dong Khoi (rue de l'Insurrection Générale), qui n'a cessé de changer de nom.

Avant 1975, date de la chute de Saïgon – enfin pardon, de la “libération”, c'est ainsi qu'on dit ici –, c'était la rue Tu Do (rue de la Liberté). Les vieilles cartes et les romans ont, eux, gardé l'appellation désuète de “rue Catinat”. Mais Saïgon n'aime pas la mémoire des lieux, c'est une pieuvre gourmande qui avale les fantômes du passé, les étouffe pour les clouer au silence : en plein centre-ville, le cimetière Mac Din Chi, qui fut le cimetière Massiges, là où étaient enterrés les colons, et plus tard, l'aristocratie locale et les intellectuels, a été démoli dans les années 1980. Et tous les morts ont été exhumés. Mon grand-père paternel en faisait partie. Aujourd'hui, c'est un parc où les citoyens viennent faire du jogging.



*L'hôtel Continental, construit en 1880 (ici en 1971), est aujourd'hui classé monument historique.
(Collection Franchini)*

“Allez plutôt au Starbuck's”

Démolissons ! Démolissons ! L'an dernier, quelques – rares – férus du patrimoine saïgonnais se sont émus de la disparition du café Givral, un autre mythe : c'est le “Milk Bar” visé par un attentat dans le roman de Greene, l'endroit également où, pendant la guerre du Vietnam, tous les reporters venaient échanger les ragots, donnant à l'enseigne le surnom de Radio Catinat. Le Givral, c'était l'annexe du Continental. Son deuxième poumon. Mais le réceptionniste de l'hôtel, 30 ans et un anglais parfait, n'en a jamais entendu parler... Aimable, il s'enquiert : “C'est un café, le Givral ? Attendez, je regarde sur internet !” Et de m'imprimer la nouvelle adresse du lieu : le Givral a rouvert plus loin, dans le district 3. “Ah, c'est loin, peut-être que vous pouvez plutôt aller au Starbuck's si vous cherchez un café ?” me conseille-t-il avec gentillesse.

Je n'ai pas réussi à convaincre ma tante d'aller prendre un verre avec moi au Continental. Cela lui semble aussi grotesque que de voir les “tay balo” – les touristes occidentaux à sac-

à-dos – s'entêter à monter sur une bicyclette avec un chapeau conique pour faire couleur locale. Au Continental, comme dans tous les grands hôtels du centre – le Caravelle, le Rex, le Majestic –, les prix sont effectivement ridiculement élevés (3 euros un Coca, soit plus cher qu'une soupe Pho !). Mais autant le Caravelle peut se vanter de sa terrasse sur les toits avec vue sur la ville – pendant la guerre, les reporters prétendaient que c'était le seul endroit qui permettait d'éviter les bombes –, autant le Continental, lui, n'a que l'animation de la rue Dong Khoi à proposer.



Vue actuelle sur l'hôtel Continental et l'opéra (copié sur l'Opéra Garnier), ancienne assemblée nationale du sud-Vietnam. (Alph B.Seny/Divergence)

Sur la terrasse, il n'y a que des touristes qui regardent d'autres touristes passer. Pas un seul Vietnamien (à part moi, une vraie-fausse, puisque “Viet kieu” née en France). Ils préfèrent de loin la Tour Bitexco, où vous pouvez, dans un “food court” à la singapourienne, manger à tout heure des nouilles sautées, des soupes, des sushi ou un milkshake au durian. On y croise plein de jeunes très lookés et des familles qui immortalisent leurs agapes avec leur smartphone. Une usine géante à selfies.



Aujourd'hui, le site Trip Advisor classe le Continental à la 103e place sur 302 hôtels. (Éric Benard/Andia.fr)

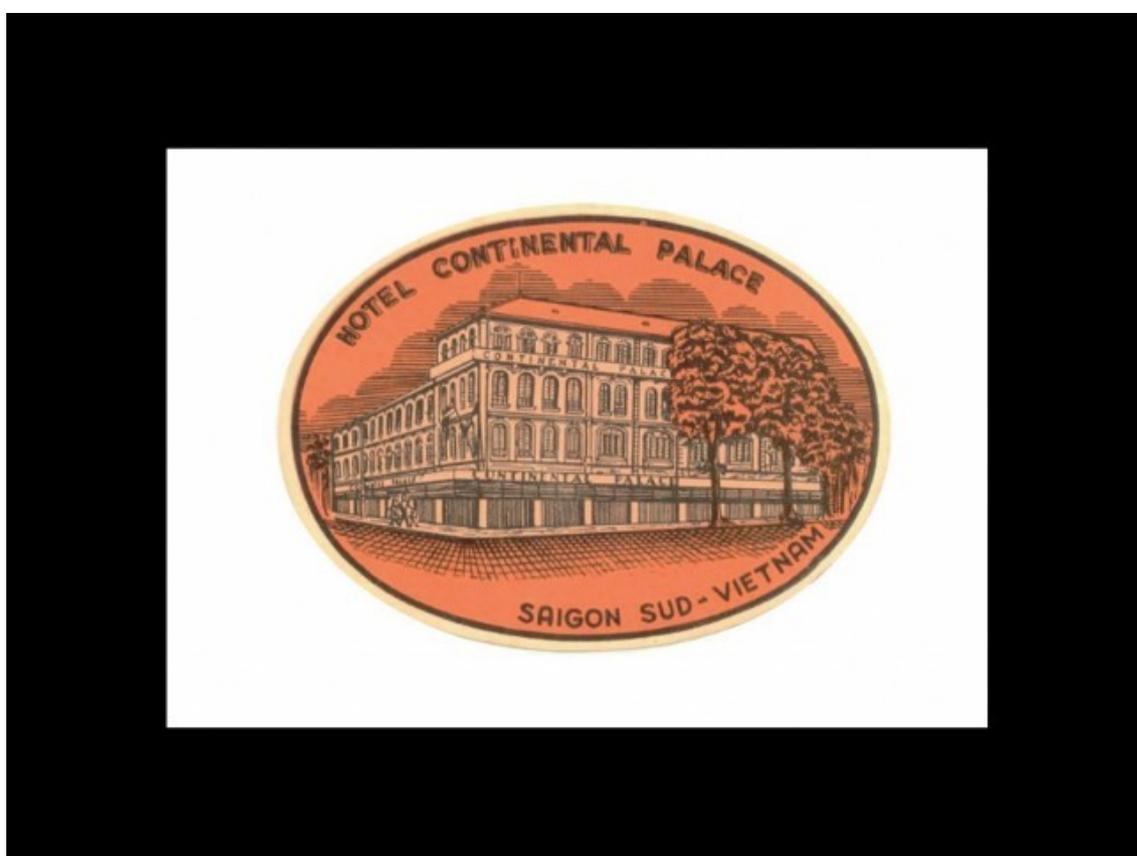


Alors qu'à Hanoi, l'hôtel Métropole joue la carte de la nostalgie, à Hô Chi Minh-Ville, on préfère le Sofitel, le Nikko et l'Intercontinental, avec leurs hautes tours et leurs ascenseurs modernes. (Frédéric BERTHET/GAMMA-RAPHO)

Un “tourisme d'aristocrates”

Il est 16 heures et je tente de distinguer, comme André Malraux le racontait dans ses “Antimémoires”, “l'heure verte à la terrasse du Continental, quand le bref soir tombait sur les caroubiers, sur les victorias qui se croisaient rue Catinat, dans le bruit de leurs grelots et l'extinction des feux dans les casernes de tirailleurs sénégalais”. Le bruit des grelots a été remplacé par “Merry Christmas”, la scie d'Abba qui tourne en boucle en cette période de réveillon, et que je connais désormais par cœur.

Un père Noël, yeux bridés, cheveux noirs et barbe blanche passe rue Dong Khoi avec des prospectus en anglais et vietnamien : “Very Special Xmas evening ! Special Buffet ! All you can eat !” Une petite dame toute frêle en habit traditionnel trimbale son palanquier, cette longue tige de bambou lestée de ballots qui ploie sur l'épaule. Elle propose à un touriste de poser avec le palanquier pour une photo souvenir.



Étiquette pour les valises. (Collection Franchini)

Sacré vieux Continental ! L'hôtel a été construit en 1880, juste en face de la place la plus prestigieuse de la ville, où se dresse le tout nouvel opéra, copié sur l'Opéra Garnier. On est au début de la colonisation, Jules Ferry ordonne l'expédition du Tonkin, le pays est totalement conquis à la fin du XIXe siècle. En 1911, l'hôtel Continental est racheté par le duc de Montpensier. Atteindre l'Annam, c'est alors encore toute une aventure. Un voyage réservé à une petite élite, un “tourisme d'aristocrates” comme le rappellent les annales coloniales de 1912. Au Continental, on croise des artistes, comme le compositeur Saint Saëns, des ducs, des princes, toutes ces belles gens partent se donner des frissons dans la jungle, faire la chasse au buffle et ramener des animaux empaillés.



Des clients au bar de l'hôtel Continental en 1950. (Paul Almasy/akg-images)

En 1921, l'hôtel est racheté par un Corse, Ange Frasseto. Les Corses ? Dans la petite troupe des coloniaux qui investissent la lointaine Indochine, les insulaires forment un pays dans le pays. “C'est une vieille histoire, les Corses et le Vietnam, une histoire qui dure !” sourit Stéphane, Franco-Vietnamien de l'agence de voyages Unika, qui parle quelques mots de corse car son associé est corse. A l'époque, sur la terrasse du Continental, on entend donc du français, mais aussi des sonorités chantantes : “Face u caldu !” (Il fait chaud !)

Pour oublier les températures brûlantes des tropiques, on prend l'air le soir en sirotant le pastis, quand la brise vient rafraîchir l'atmosphère. Le Continental se vante d'être, comme le dit une délicieuse réclame de 1922, “le séjour idéal des coloniaux”, et fait sa publicité lors de l'exposition coloniale de Marseille de 1923, gagnant le titre de “meilleur restaurant franco-annamite”.

Une publicité dans “l'Écho annamite” du 10 août 1922 nous apprend ainsi que “Madame Isis peut être consultée à l'hôtel Continental, chambre 525. Durant son séjour aux Indes, Madame Isis a stupéfait de nombreux rajah par ses pouvoirs merveilleux et subtils.” On aurait voulu réserver la chambre 525 pour invoquer l'esprit de Madame Isis : elle était déjà prise.

Dixit Bodard, qui vint couvrir le conflit, et squatta donc l'hôtel pendant de longues semaines :

Les 'événements' ont fait du miséreux Continental une affaire prodigieuse. De fait, aussi ranci et vieillot qu'il soit, avec son arrière-goût de colonialisme négligé, c'est sans doute l'hôtel le plus cher du monde. Mais c'est là que vont les Français de la guerre d'Indochine, c'est une institution – et Franchini aussi est une institution au sein de cette institution.



Publicité des années 1920. (Collection Franchini)

"The place to be"

Frasseto fait faillite. Et c'est un autre Corse, Mathieu Franchini, qui, en 1931, reprend le bail pour une bouchée de pain. Le journaliste et écrivain Lucien Bodard, qui fut un habitué des lieux, raconte dans sa trilogie sur la guerre d'Indochine : “La seule chance de Franchini, ce fut l'hôtel Continental. Il était à vendre. Personne n'en voulait. C'était une baraque délabrée, toujours en déficit : à cette époque, il y avait si peu de voyageurs à Saigon !” Mathieu Franchini rénove le lieu, en fait le “premier palace d'Asie”. Et ça marche ! Le Continental devient plus que jamais “the place to be”.

A la table du Continental, sirotant mon Coca hors de prix, je relis “Un Américain bien tranquille”. Il est un peu tôt pour un vermouth cassis, la boisson préférée du romancier. Mais ça m'aiderait certainement, un peu de vermouth, pour faire passer ces quelques perles signées Greene. Comme : “Lorsqu'on couche avec une Annamite, on a l'impression d'avoir un oiseau dans son lit, elles gazouillent et pépient sur l'oreiller [...] Leurs os en outre sont aussi frêles que des os d'oiseaux.”



Autopromotion de l'hôtel en 1930. (Collection Franchini)

Il paraît que ce roman est culte – on le trouve d'ailleurs dans toutes les petites boutiques du quartier routard de Pham Ngu Lao, souvent piètrement photocopié –, mais je n'y peux rien, il m'exaspère. L'Indochine que Graham Greene peint ressemble à une grosse pièce montée pleine de chantilly et de clichés. L'Indochine d'un “tay” (un occidental). Ceux-là mêmes qui, attablés à la terrasse du Continental, se rinçaient jadis l'œil en observant le défilé des “charmantes silhouettes plates : pantalons de soies blanches, longues tuniques serrées fendues jusqu'à la cuisse.” Graham Greene, encore, parlant des “Annamites” : “C'est un cliché de les appeler des enfants, mais il y a pourtant en eux un côté enfantin. Ils vous donnent leur affection en retour de votre bonté, de la sécurité, des cadeaux que vous leur faites.”

Le QG de “Time” et “Newsweek”

Après la défaite de Diên Biên Phu, Mathieu Franchini regagne la métropole. Il meurt en 1965. Venu liquider l'héritage, son fils Philippe, eurasien, décide de reprendre l'hôtel. “J'avais pourtant fait mes études en France, je n'étais pas programmé pour revenir au Vietnam.” Est-ce de par ses origines métissées de “dau ga dit vit” (tête de poulet - cul de canard), comme on dit en vietnamien ? Lui a su ne pas poser un regard de “tay” sur le Vietnam. Il faut lire son “Continental Saigon”, récit que les éditions des Équateurs ont eu la bonne idée de rééditer (1).

Posté au Continental pendant toute la guerre du Vietnam, Franchini en a vu défilé, des journalistes ! Beaucoup de Français, mais aussi des Américains, des Italiens. Certains journaux ont même établi là leur QG, “Time magazine” au premier étage, “Newsweek” au second. “Aucun n'a jamais pu comprendre les Vietnamiens. Et aucun n'a donc jamais rien

compris à ce conflit”, nous raconte-t-il. “Je me rappelle de ce fixeur qui bossait aussi bien avec des Français que des Américains. Pour les journalistes américains, il avait un petit laïus sur les Français, ces cruels colonisateurs. Pour les journalistes français, au contraire, il critiquait l'Amérique impérialiste. Je l'ai attrapé. Il m'a souri et dit : “Tu comprends, je n'ai pas le choix, je leur dis ce qu'ils veulent entendre, ça leur fait tellement plaisir !”



Philippe Franchini enfant, avec sa mère (debout de l'autre côté de la voiture) et sa tante (au premier plan), en 1932. (Collection Franchini)

L'Amérique fut ainsi stupéfaite quand elle découvrit que le correspondant du “Time”, Pham Xuan An, était en fait... un espion pour le régime nord-vietnamien ! Aujourd'hui, devant la chambre 307 du Continental, où étaient établis les bureaux de “Time”, il y a une plaque en bronze en l'honneur de l'espion vietnamien si proche de l'Amérique.

Philippe Franchini se souvient des dernières années, avant la chute :

Après 1973, tous les Américains étaient partis. Ils ne restait plus que les reporters français, qui continuaient à jouer au poker dans les chambres du Continental.

Saigon est morte

Saigon pressent qu'elle vit ses dernières heures. “Tout le monde cherchait à s'en aller. Je suis parti quelques jours avant le 30 avril.” Le fils, comme son père, quittait le pays que tous deux avaient tant aimé, dans une ambiance crépusculaire, un départ qui avait le goût mélancolique de la défaite.



Rencontre en 2005 entre Philippe Franchini et Pham Xuan An, ancien correspondant du magazine américain "Time" et espion du régime nord-vietnamien. (Alph B. Seny/Divergence)

30 avril 1975, les chars de l'armée du Nord entrent dans Saigon. Le pays est "libéré". Saigon est morte et se rebaptise Hô Chi Minh-Ville. Le Continental va s'endormir pendant quinze ans avant de rouvrir en 1989, alors que le Parti communiste a décidé de convertir le pays au Doi Moi (la "voie nouvelle"), c'est-à-dire une ouverture timide à l'économie de marché.

Aujourd'hui, Philippe Franchini vit en France. Mais à l'entendre parler, nul doute : une partie de son cœur est restée là-bas, sur la terrasse du Continental. Cet historien de formation, photographe et vidéaste, l'écrit d'ailleurs avec délicatesse dans son livre :

A s'en tenir au registre de commerce, le Continental n'était qu'un hôtel. En réalité, il représentait bien autre chose. Étrange navire, propice aux intrigues, il avait toujours exercé une singulière attirance sur les rêveurs et les ambitieux, résistant sans que l'on comprenne pourquoi à toutes les crises politiques et financières.

Le Continental a traversé le siècle et le fracas de la guerre. Mais le site Trip Advisor ne respecte rien de rien. Même pas les mythes.

(1) "Continental Saigon", de Philippe Franchini, Editions des Équateurs, mai 2015.

<https://abonnes.nouvelobs.com/l-obs-du-soir/20150428.OBS8124/la-chute-du-palace-de-saigon.html>